

OLIVIER
DELAULNE

Vincent Lambert est mort

ROMAN

Olivier Delaulne

Vincent Lambert est mort

© Olivier Delaulne, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4935-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

Entre 2013 et 2019, l'affaire Vincent Lambert a bouleversé nos repères, en défiant nos représentations de la vie, notre rapport à la mort. Elle a profondément marqué l'opinion publique française.

Pour qui souhaite se documenter, je recommande *L'affaire Vincent Lambert – enquête sur une tragédie familiale* d'Ixchel Delaporte (éditions du Rouergue, 2020) ainsi que la série documentaire *Lambert contre Lambert* (Disney+, 2023), dans laquelle s'expriment les principaux intéressés.

Le présent ouvrage, en revanche, n'est rien d'autre qu'un roman.

La narration s'appuie certes, fortement, sur la chronologie et les faits réels de l'affaire. Mais ils ont été librement sélectionnés, interprétés et modifiés.

J'ai choisi de conserver le patronyme de certains protagonistes : outre Vincent Lambert, ceux de son épouse et leur fille, sa mère, son neveu, et le premier médecin. Changer ces noms aurait été artificiel et hypocrite. Toutefois leurs caractères, leurs propos, leurs opinions et leurs conflits sont le fruit exclusif de mon imagination.

La théorie échafaudée dans le deuxième cahier est authentique.

Le protocole médical décrit dans le cinquième cahier existe réellement.

Tout le reste – personnages et intrigue – n'est que pure invention.

Par conséquent, ce livre ne peut en aucun cas être compris comme délivrant ou révélant une information au public. Il n'est qu'une simple mise en fiction de faits réels passés.

À l'origine de ce travail d'écriture, je n'avais pas d'opinion arrêtée sur la pertinence ou les insuffisances de la législation française relative à la fin de vie.

Puisse ce modeste ouvrage auto-édité contribuer à la réflexion personnelle et intime de ses lecteurs, comme il aura participé à la mienne.

J'ai rédigé aujourd'hui-même mes directives anticipées. Une douzaine de lignes, simples et sereines, comme un ultime cadeau à mon épouse et nos enfants.

Olivier Delaulne
Paris, le 13 avril 2024

*Je crois entendre encore
Cachée sous les palmiers
Sa voix tendre et sonore
Comme un air de ramier*

Romance de Nadir
Georges Bizet, Les Pêcheurs de perle, acte I

Premier cahier

Jeudi 4 juillet 2019

Le psy m'a demandé d'écrire. De mettre des mots. Il m'a dit : « Écrivez ce qui vous passe par la tête ». Mais rien ne me passe par la tête. Il a insisté :

- Si vous ne savez pas quoi écrire, commencez par relater votre arrivée ici.
- Dans quel but ? ai-je répondu. Tout le monde l'a vue à la télé.
- Beaucoup de monde, oui, mais vous ? Vous ne l'avez pas vue à la télé, votre arrivée. Et puis, vous n'écrivez pas pour être lu.

La sortie du palais de justice de Reims. Les menottes. La cathédrale illuminée dans la chaude soirée de juin. La bousculade des journalistes, les flashes, les projecteurs. Deux policiers m'escortent. L'avocat commis d'office, torse bombé, trouve enfin une utilité en m'ouvrant le passage. Sensation de cheminer avec peine à travers ronces et marécages. Une idée fixe, pourtant, ultime rempart : rester droit. Tête haute. Digne.

Deux voitures, l'ouvreuse et la mienne, deux gyrophares bleus : le cortège officiel dont je rêvais dans ma carrière. Quelle ironie ! La main du policier sur ma tête, mon corps basculé dans l'habitacle. Le convoi traverse la ville, les pneus vibrent sur les pavés, les gyrophares éclaboussent les façades, les passants. C'est beau.

Place Royale – la sous-préfecture, dont je connais tous les salons.

La voiture accélère, grille les feux tricolores. Les deux tons hurlent dans la nuit. Je ne pense plus. Je tombe. La chute et la déchéance, comme la descente dans le puits de la mine.

L'arrivée devant la maison d'arrêt. D'autres journalistes, d'autres flashes, des cris, une cohue autour de la voiture. Les lourdes portes s'ouvrent. Se referment. Un sas, comme une immense cage à oiseau.

On me fait sortir. Les menottes sont lourdes et me gênent. On n'imagine pas le poids des menottes. Un policier me parle, puis s'adresse à un gradé qui me parle à son tour. Je les regarde l'un après l'autre, sans les entendre.

Le directeur de la prison s'avance vers moi. Thierry Boulay. Le choc de le voir. Images de nos réunions annuelles dans mon bureau, sur la mise à disposition de personnels soignants pour la maison d'arrêt ou sur les dispositifs de surveillance des détenus hospitalisés. Images de nos discussions lors des cérémonies des vœux, du maire de Reims ou du sous-préfet. Toujours quelques mots sympathiques – nous venons du même milieu. Un brave type, Boulay. Et là, moi devant lui, menotté, pas lavé, pas rasé, pas cravaté. Il lance aux policiers :

— Désentravez-le, tout de suite.

Puis, il s'adresse à moi :

— Je suis désolé de ce qui vous arrive, Bianchi.

Je le regarde sans comprendre. Il paraît sincèrement peiné.

Les agents me retirent les menottes. Bruit métallique, poids en moins. On n'imagine pas le poids des menottes. Boulay avance, ses gros doigts tendus pour me serrer la main.

— Mais qu'est-ce qui vous a pris, Bianchi ? Avec votre contrôle judiciaire, pourquoi êtes-vous retourné dans l'hôpital ?

— Il le fallait.

Trois mots qui m'obsèdent depuis. *Il le fallait.*

La porte de la grande cage s'ouvre et nous entrons dans la cour d'honneur de la prison. La cour des honneurs dus à mon rang.

C'est alors que, des entrailles de l'écrasant bâtiment surgit un son. Clameur immense, rugissement des profondeurs qui irradie des murs, si puissant qu'il saisit de stupeur tous les agents autour de moi. Les centaines de détenus cognent ensemble les barreaux de métal et hurlent : « Bianchi ! Bianchi ! ». La terre tremble, je frissonne. Je demande à Boulay ce qu'il se passe. Je le vois lever la tête vers la multitude de fenêtres à barreaux. Il écoute, hume l'air, concentré, comme le chasseur guettant le sens du vent et évaluant la distance du gibier :

— Je ne suis pas sûr, mais je crois qu'ils vous acclament.

Vendredi 5 juillet 2019

Je m'appelle Jean-Luc Bianchi. 59 ans, divorcé sans enfant. Je suis directeur d'hôpital. J'étais directeur d'hôpital. Mis à la retraite d'office. Actuellement en détention provisoire à la maison d'arrêt de Reims.

Je ne sais pas raconter d'histoire ; je n'ai jamais su.

Le psy m'a dit : « Si vous ne savez pas par quoi entamer votre travail d'écriture, décrivez ce qui vous entoure ». Quel intérêt ? Je suis là où je suis, je vois ce que je vois, je mange ce que mange, je dors où je dors.

« Alors, écrivez ce que vous ressentez. »

Ce que je ressens ? Rien. Je suis vide.

Dimanche 7 juillet 2019

Envie de cogner, de cogner.
De hurler.

Lundi 8 juillet 2019

« Cela a été observé des milliers de fois, m'a dit le psychiatre. Votre colère est si forte, si proche du point d'incandescence, qu'elle risque de se manifester physiquement. Vous voudrez éprouver de la douleur physique. On voit de tout en prison : automutilation, scarification, lames de rasoir avalées, aiguilles plantées. Tête cognée contre les barreaux, poings lancés contre les portes de cellules, brisant les phalanges. Faites attention à vous. Cela arrive souvent dans les deux premières semaines, je vais traiter cela, les médicaments que je vous donne depuis dix jours sont à prendre impérativement, à ne pas oublier. Parfois cela vient plus tard. Vous vous croyez apaisé et la colère surgit à nouveau, de nulle part, avec l'envie de douleur. Il faudra m'en parler dès les premiers signes. »

Louis de Montchalon a enfin l'ascendant sur moi. Les rôles sont inversés. Je lui ai refusé le poste qu'il convoitait, il y a deux ans.

Mardi 9 juillet 2019

Une semaine que Vincent a été débranché. Plus d'eau, plus de nourriture. Jusqu'à ce que mort s'ensuive. Combien de temps cela va-t-il prendre ? L'attente est insupportable.

Mercredi 10 juillet 2019

Ce matin, je me suis battu. Première fois de ma vie.

Dans la cour de promenade, le type me provoquait depuis plusieurs jours : « Bianchi, ça te fait quoi d'être la star ici ? » Je laissais dire. Il n'avait pas de public, il s'était lassé.

Ce matin, il avait des spectateurs. Il a baissé son pantalon, m'a montré ses fesses et beuglé : « Bianchi, tu me signes un autographe ? » Ses copains se sont esclaffés. Il s'est redressé, fier. J'ai bondi sur lui. Ça l'a surpris, il ne s'y

attendait pas. Ça m'a surpris aussi.

Je l'ai frappé au menton. D'instinct, il m'a semblé que c'était le bon endroit. Je me suis fait très mal à la main. Mais je l'ai sonné. Il a fait trois pas en arrière, il a vacillé. Sa face de bête dangereuse, hilare quelques secondes auparavant, est devenue noire. Il m'a chargé. Je ne savais plus quoi faire, alors j'ai lancé mollement mon poing gauche, il l'a arrêté de son bras et a cogné ma tempe. Sensation étrange, mon crâne, ma mâchoire, mes sinus résonnent, un vide vibrant, comme une cloche d'église prenant son coup de marteau. Et une réaction inattendue, immédiate, avant même l'arrivée de la douleur : le sphincter qui s'ouvre, et mon caleçon qui se mouille. Ce n'est même pas de la peur. Juste une réaction du corps à l'agression. Intéressant.

Ensuite, tout se mélange : le liquide chaud sur le visage, l'arcade sourcilière ouverte, la douleur – enfin ! La douleur, connue, presque rassurante. Deux mots me viennent, que je me promets de noter plus tard : *terriblement vivant*.

Dans la seconde qui suit, au lieu de porter la main à ma blessure, je lève mon visage vers le type. Mon sang coule, je le regarde fixement, poings serrés et j'avance d'un pas. Il recule. J'ai gagné.

Jeudi 11 juillet 2019

[illegible]

Vendredi 12 juillet 2019

Voilà. C'est fini. Hier, jeudi 11 juillet 2019, à huit heures vingt-quatre, Vincent Lambert a cessé de vivre.

C'est le psy qui me l'a appris. Il voulait me parler de mes traitements. Le Xanax et le Baclofène me cassent, la tête me tourne en permanence. Il m'a dit qu'il avait le temps, il n'attendait pas d'autre patient après moi. Je le soupçonne d'avoir bloqué ses rendez-vous suivants pour démarrer une thérapie. Je n'ai rien